

PRINCE de CARAVANE

par Catherine Legeay

Olivier vit arriver le métro à République : l'épicrâne d'un gros insecte hostile et stridulant surgi d'un tube noir.

Monter, ou pas ? Olivier ne savait pas. À la porte d'en face, ou celle à droite, à gauche ? Il fallait juger en quelques secondes si un petit espace pouvait être occupé, quand tous les voyageurs seraient sortis, s'ils y parvenaient sans hurler. Alors qu'un retardataire se jetait à la rencontre des derniers entrants, comme si leur entrée même le faisait tout d'un coup fuir, il recula sur le quai. De toute façon, il n'allait nulle part, personne ne l'attendait, et il voulait seulement fuir la scène qu'il venait de vivre. Une scène tragique et grotesque avec la femme qui partageait sa vie depuis quinze ans et dont il avait deux enfants. Il laissa se refermer les portes, créant sans le vouloir une aubaine pour un passager déboulé à perdre haleine du tourniquet de compostage du quai.

Il attendrait. Attendre la prochaine rame, c'était attendre. Ça faisait quelque chose à faire. Ça obligeait à respirer, à ressentir de l'impatience, à se projeter dans l'instant d'après.

Il s'assit sous une affiche, sur un siège étudié pour dissuader d'y dormir : trop petit, trop inconfortable, isolé des autres. L'affiche avait été lacérée sur un coin bas. Pour voir le panneau d'affichage des arrivées de train, il se contorsionna dans un réflexe de citadin travailleur : douze minutes d'attente. Le chef de station hoqueta une annonce au haut-parleur pour confirmer un « incident d'exploitation » et solliciter la compréhension des voyageurs, ou plutôt : les en remercier d'avance, en présupposant ladite compréhension, même et surtout si l'on sait la capacité de compréhension des voyageurs épuisée depuis longtemps.

Cela ne changeait rien pour lui, qui n'avait pas encore décidé s'il irait au bureau ou dans l'espace de co-working de la rue Saint Antoine, ou bien à l'hôtel du Bd des Filles-du-Calvaire qui mettait des salons à disposition à la journée depuis le Covid. Ou encore, prendre le train pour Fécamp. Être rentré le soir pour conduire Aurélien à l'escrime...

Debout au milieu d'une rangée de passagers potentiels qui s'épaississait, il vit l'affiche : l'image d'une belle pomme à croquer ne vantait pas un ordinateur ou un smartphone, mais

le droit à faire des rencontres extra-conjugales au nom de l'équilibre personnel. Olivier la reçut comme un coup de poignard, quelque part dans la cage thoracique, à l'avant près du cœur, à l'arrière près de la colonne vertébrale. Il dut s'asseoir. Voilà, c'était ça : elle le trompait. Elle avait peut-être innocemment cliqué sur le site, l'accueil, le menu, et vu se dérouler de potentiels plaisirs pris auprès de jeunes volontaires bien bâtis, de ténébreux et délicats névrosés supputant de réussir sur écran ce qu'ils rataient dans la vraie vie, des avatars désireux de rester dans un univers virtuel sans ennui, sans conséquences, des séducteurs sur le retour attirés par les proies faciles et brièvement consentantes. Elle le trompait. Elle avait rompu leur contrat d'amour, le vrai, le seul, bien plus vivace et essentiel que celui qu'ils avaient signé devant le maire. C'était pourquoi elle ne cessait de lui faire des reproches, usant et abusant des mots et des phrases mêmes qu'elle recommandait de ne pas utiliser quand elle animait ses séminaires de communication non-violente à destination des cadres et des managers.

L'affiche, de l'autre côté, annonçait au cinéma un combat de deux titans noirs, au poitrail hypertrophié et luisant de triomphes. Et sous celle-ci, un homme noir qui n'avait rien d'un titan marmonnait, grommelait et s'excitait dans son téléphone. Une jeune fille faisait de même en traçant de grands moulinets dans le vide, mais était-ce une jeune fille, puisque toute grâce en était enfuie, échappée par les trous effilochés de son jean découvrant les traînées sombres de sinueux tatouages ?

Il monta dans la rame suivante, découragé par ses pensées à propos de ce médiocre spectacle et se concentra sur Fécamp. Trop loin pour faire l'aller-retour dans la journée. Alors, rester sur place une nuit, bien au confort d'une chambre single à l'« Hôtel des falaises », où il avait emmené Constance, au début de leur relation ? Cela signifiait manquer à son devoir de père de conduire Aurélien à l'escrime et se faire morigéner une fois de plus, en mettant son fils dans l'embarras. Et replonger dans des souvenirs des temps heureux, dont le temps du jour avait perdu toute la saveur. Au workshop ? Pour y trouver des collègues comme lui respirant enfin pour travailler en lieu neutre après des mois de travail forcé à la maison ? Croiser Laurent qui les avait invités pour leur présenter son dernier-né, ressasser cette perspective d'un dîner entre couples dont l'un ne s'entendait plus tandis que l'autre s'émerveillerait de sa progéniture ?

Le vieillard qui s'assit en face de lui ressemblait à son grand-père : il vit un court instant son visage fripé sous les cheveux blancs jaunis... lui rendre visite à Ermenonville ? La dernière fois, il avait pris Olivier et Constance à témoin : quitter Ermenonville, jamais ! Se retrouver en colonie de vacances perpétuelles, ne plus avoir sa bouteille de Rosé et ses cigarillos à portée de main, être mis à une diète de sans sel, sans viande rouge, sans fruits frais, sans gluten et sans sucre, sans allergènes et sans vie pour tout dire, jamais ! Aurélien avait pouffé dans la

voiture au retour « Papitou, il a bien raison.. ; pourquoi il irait se faire torturer par toutes ces bonnes femmes ? » et ajouté, ignorant les récriminations de sa mère : « On ne pourrait pas le prendre avec nous à la maison ? ». Retourner le voir, c'était s'exposer aux mêmes litanies : entre-temps, on lui avait adjoint du personnel à la maison, mais la question de son « admission » en EHPAD, ce qu'il appelait « ma mise sous écrou » restait d'actualité. Olivier se sentait trop vulnérable, trop en colère, trop préoccupé de lui-même pour envisager cette visite et s'en réjouir, bien qu'Ermenonville, ç'aurait été le dépaysement assuré à portée de train de banlieue.

Un jeune homme s'assit à côté du vieillard, en face de lui. Ses longues jambes touchèrent celles d'Olivier, et il s'excusa d'un sourire, puis inclina la tête vers la fenêtre et ferma les yeux.

Ermenonville, Constance, Aurélien, le workshop, Fécamp, la réunion vidéo de l'après-midi sur le redémarrage de la conserverie de Boulogne/mer, Constance encore et toujours et ses mots durs, Constance et la douce empreinte que la tiédeur de la nuit avait imprimée sur le jersey de son tee-shirt, une rondeur à peine marquée à hauteur de l'épaule, tout cela s'évanouit quand il commença à regarder le visage du jeune homme.

Qu'était-il, cet inconnu aux longues jambes étalées sans gêne vers le siège d'en face, aux cuisses ouvertes dans une posture négligente ? D'où sortait ce beau visage comme sculpté dans une chair tendre et ocrée, une pierre vivante qui avait gardé son brillant minéral tout en accueillant une intense circulation épidermique ? Était-ce Antinoüs aux boucles affolantes, protectrices d'un auguste crâne ? Était-ce un duc florentin à l'énergie nonchalante, ou un prince de Transoxiane échappé d'une route caravanière, un bel esclave enfui avec l'escorte de quelque roi du désert ? Sous les yeux fermés, aux longs cils noirs, se déployait un nez parfait, droit et légèrement retroussé à son extrémité, dont on eût dit que l'air même y entraît avec solennité. Aux méplats ombrant le creux de ses joues, la lumière blafarde du wagon donnait un relief d'entrée de temple. Et ce temple était sa bouche, ourlée sur des dents sans défaut, esquissant un sourire sur quelque rêve intime. Une colline de chair rose, une oasis au milieu de la steppe, où s'abreuver pour longtemps. À le contempler, tout était oublié : la crasse, la médiocrité, la tristesse glauques sous les néons gris jaune.

Il souleva une paupière, puis l'autre, découvrant la couleur exacte du rayon de lumière qui venait d'éclairer le visage : sombre mais irisée, vert foncé sans doute, ou un kaki mordoré. Il sourit à Olivier. Oui, c'était bien à lui qu'il souriait, avec un petit clin d'œil et une

excuse transmise par un geste de la main lorsqu'il heurta légèrement son genou. Une complicité, une intimité, s'installèrent pendant quelques secondes. Olivier fasciné oublia Constance, Aurélien, son grand-père... de sorte que le « Terminus, tous les voyageurs descendent de voiture » le surprit. Déjà Montreuil. Qu'allait-il y faire ?

Le jeune Prince déploya avec une désinvolte élégance un corps d'éphèbe, comme entraîné dans les meilleurs gymnases et sortit du wagon, s'engouffra dans le couloir de sortie venté, non sans se retourner, comme pour vérifier qu'Olivier sortait par la même voie. Ils furent dehors, sur le parvis de la station, où le soleil sembla se poser sur le garçon, qui absorbait toute la lumière. Il s'assit sur un banc proche, et dégaina un téléphone portable. Olivier restait debout, ne sachant où aller. Il eut une idée : aller voir des collègues d'une entreprise de vidéo qu'il devait faire travailler, avec lesquels il n'y avait eu aucun échange présentiel depuis deux ans. Une petite opération de relations publiques qui justifierait son absence à la réunion de l'après-midi. Il aurait fini à temps pour chercher Aurélien et le conduire à l'escrime. Il ressentit la faim, mais il n'était que onze heures et quart. Toutefois, aller manger un plat du jour que le restaurant d'à côté venait de tracer sur l'ardoise extérieure finirait de le remettre d'aplomb après l'égaré de la colère.

Dès qu'il obliqua vers le trottoir, le jeune garçon se leva du banc. Allait-il l'aborder ? Olivier pressa le pas pour entrer dans le restaurant « La joyeuse bande de Montreuil » se laissa choir sur une chaise et commanda un jus de tomate et un plat du jour. Il plongea le nez dans la carte tendue par le serveur au moment où le jeune homme, passant devant le restaurant, jetait un coup d'œil à l'intérieur. Puis il s'éloigna tandis qu'une assiette fumante de blanquette de veau lui était servie et que le serveur attirait son attention sur le verre de 15 cl de Sauvignon qui accompagnerait parfaitement son menu. Égaré, Olivier se laissa faire. En trempant ses lèvres dans le petit blanc de comptoir, il se prit à imaginer un futur. Constance le quitterait. Elle demanderait le divorce, elle voudrait la garde partagée : les enfants, une semaine chez toi, une semaine chez moi. Tu vas faire comme font tous nos copains (enfin, ce qu'il en restait) : t'installer pas trop loin, pour qu'ils restent dans la même école et le même collège, et qu'ils soient proches de leurs amis. Tu les prendras la moitié des vacances. Tu devras aller à toutes les réunions de parents... ainsi commençait l'alignement fatal des obligations de rédemption après la faute. Quelle faute à vrai dire ?

Alors, ce jeune homme qui semblait perdu, il l'accueillerait chez lui, pour l'aider à s'occuper des enfants quand ils seraient avec lui. La semaine suivante, il aurait tout son temps, le jour, le soir, le dimanche, pour travailler sérieusement au lieu de courir en permanence comme Constance le commandait parce qu'il fallait « partager les tâches », en mode de « communication non-violente ». Il emmènerait le prince de Transoxiane au musée du Louvre, aux Antiquités orientales, pour y découvrir ses lointains ancêtres aux pommettes

hautes, aux yeux en amande, au nez parfait, aux victoires historiques. Il le promènerait, à Fontainebleau, à Deauville, à Fécamp, et dans la Bretagne de granit gris. Il lui apprendrait l'escalade à Chamonix et la plongée en Méditerranée. Il plairait à Aurélien qui pourrait s'en faire un ami. Il ne lui empoisonnerait pas la vie comme ses deux femmes adorables et insupportables, Constance et Chloé. Une source tiède d'affection coulait vers son cœur, charriant avec force devant elle pour les purger les souvenirs récents de ses disputes permanentes avec Constance, de leurs négociations toujours hasardeuses, d'autant plus misérables qu'elles se prétendaient rationnelles. Aimer, voilà ce qui leur manquait désormais à l'un et à l'autre. Les délices des premiers émois, les langoureuses hésitations à se déclarer, les introspections fatales et décisives, la révision complète de l'écoulement du temps, l'élan venu de l'extérieur qui entre en résonance avec les profondeurs de l'âme, et qui opère une métamorphose de ce moi souterrain dont on est parfois si las... Constance et lui avaient vraiment connu cela. Et tout s'était transformé à une allure calée, non sur les sentiments, mais sur la flèche rectiligne et impitoyable du temps.

À la dernière gorgée de vin blanc, il se leva brusquement, sortit dans la rue, le chercha, à droite, à gauche, mais ne le vit pas. Il se rassit pour prendre un café et payer son addition. Le souvenir du visage du garçon enfiévrant son esprit. Plus encore, l'attention qu'il lui avait portée tout au long du trajet en métro remuait en Olivier des douceurs enfuies. C'était l'inconnu qui lui avait révélé ses véritables émotions du jour, parties de la dispute avec Constance, échouées sur cette vitrine de café de banlieue où il guettait l'hypothétique passage du prince de caravane, en une romantique compassion.

Il n'y avait plus qu'à partir voir les vidéastes. Olivier se mit en route, mais partit dans une mauvaise direction, et, se ravisant, aperçut le jeune homme qui dévalait les marches de l'escalier de la station de métro. Il le suivit, sans se précipiter car il ne voulait pas être vu dans l'immédiat. Il allait lier connaissance, d'une façon ou d'une autre.

Mais l'affluence subite d'un groupe d'architectes et professionnels du bâtiment qui venaient d'arriver sur le quai au moment où le wagon ouvrait ses portes, l'encombrement de leurs sacs à dos et de leurs plans roulés sous le bras, empêcha Olivier de s'asseoir en face de lui, comme dans le trajet aller de la matinée. Et le groupe bruyant lui cacha définitivement la silhouette du jeune homme qui venait de s'asseoir sur une banquette, côté fenêtre. À la station suivante, à la faveur d'une place libérée, il changea de sens. Olivier se cala à l'aplomb d'un plan roulé d'architecte pour mieux l'observer sans être vu. À la chaleureuse ivresse qui l'avait poussé à le suivre, venait de succéder le désagrément de ce voyage en groupe qui lui enlevait la possibilité d'un tête-à-tête. Mais il pouvait le voir, et ce qu'il vit, jusqu'à peine quatre stations, l'interpella puis le décomposa. Le garçon reproduisait dans tous ses détails ses postures du matin, tête appuyée à la fenêtre, un œil ouvert, un clin d'œil, l'autre œil

ouvert, le toucher du genou du voyageur d'en face, un homme dans le genre d'Olivier : une cinquantaine bien portée, une allure de cadre d'entreprise occidentale, des projets plein la tête et une situation assise, tous traits bien visibles dans sa physionomie et son allure. Le toucher du genou, puis la main qui s'excuse en esquissant un geste familier... Olivier déroulait le film du matin dont il avait été l'acteur. Le garçon se laissait admirer et allait ramasser la mise : il n'était pas question de le contempler gratuitement, en somme... Quand le cadre se leva et empoigna sa petite mallette à ordinateur pour descendre, le garçon descendit à sa suite, et les deux hommes rapidement se fondirent dans la foule, laissant s'engouffrer d'autres passagers dont l'un lui écrasa les pieds.

Il était deux heures et demie. Le temps de rentrer et il pourrait prendre la vidéo conférence en route. Terminer à temps pour aller chercher Aurélien à l'escrime et discuter avec les professeurs au sujet des prochaines compétitions. Il descendit à République.

L'appartement était vide, bien rangé, signe que Constance était partie travailler. Elle rentrerait peut-être de bonne humeur ? il ferait livrer dès six heures pour le repas du soir, elle serait contente de ne pas avoir de cuisine à faire. Ou bien elle serait mécontente, au motif que tout ce qu'il savait faire c'était de commander chez La Cuillère au lieu de se mettre aux fourneaux. Comment savoir ? Il lui proposerait de partir pour la journée le dimanche : aller voir Papitou à Ermenonville, emmener déjeuner tout le monde au Château, visiter, marcher dans la forêt... Elle déclinerait peut-être cette offre généreuse, au motif qu'elle ne voudrait pas laisser seule à la maison Chloé qui refuserait peut-être de se joindre à eux « Fiche lui donc la paix ! » ou pire, qu'elle préférerait rester avec Chloé en laissant les trois hommes seuls. Comment savoir ?

Il ne savait plus rien. De la journée qui se poursuivait, en se remettant au travail faute de mieux, Olivier ferait une petite boucle dans le fil de son destin médiocre. Un aparté étrange et délicieux, cette apparition inopinée de la beauté presque gratuite d'un visage qui appelait à des joies inconnues et nouvelles. Cette contemplation sans but, sans projet, sans lendemain, des jeunes années que le Prince portait devant lui comme une figure de proue, à la rencontre insolente de l'immensité et des obstacles.

Seul le désert le saurait.